

SHMUEL T. MEYER

Impasse de la Providence

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE PÉRIMÈTRE DE L'ÉTOILE, nouvelles, 2008.

LES VILLES N'ONT PAS DE TOIT, nouvelles, 2009.

IMPASSE
DE LA PROVIDENCE

suivi de

JOURS DE FÊTE

SHMUEL T. MEYER

IMPASSE
DE LA
PROVIDENCE

suivi de

JOURS DE FÊTE

nouvelles

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Impasse de la Providence

Mais qui cache son fou
Meurt sans voix.

HENRI MICHAUX

SERVITUDE ET GRANDEUR
DES ÉPICIERS

La porte de l'épicerie qui venait de s'ouvrir fit grelotter le timbre insupportable d'une clochette électrique. Mme Schwartz l'aurait supprimée depuis longtemps si elle n'avait pas été le dernier bricolage de son fils avant qu'il ne meure dans un stupide accident de blindé au sud du Liban. C'était Zahira, la femme de ménage arabe des Cohen, qui avait fait retentir l'horrible sonnerie.

Après son départ, Mme Schwartz, en essuyant sur son tablier ses mains enduites de graisse de dinde, siffla entre ses dents, à l'intention de M. Schwartz : « Y a pas à dire, je ne peux vraiment pas me les voir, ces hypocrites. » M. Schwartz était un petit bonhomme court sur pattes qui cachait sa calvitie en ramenant de pauvres mèches jaunes sur le haut de son crâne. Il opina du chef, en continuant d'astiquer l'alignement des bouteilles de soda. Son épouse, qui n'avait pas vu son hochement de tête, répéta en haussant le ton : « Tous des hypocrites. »

M. Schwartz n'aimait pas les remarques de Mme Schwartz. Elle n'attendait même pas que les clients soient sortis de l'épicerie et, dans ce quartier bourgeois, peuplé de professeurs, de juges et d'industriels éduqués, les commentaires de Madame son épouse créaient des moues dubita-

tives, lorsqu'elles ne généraient pas de molles protestations. « Madame Schwartz, vous ne pouvez pas dire ça... Il faut toujours se méfier des généralisations, madame Schwartz... Oh, madame Schwartz! » L'épicerie était bien achalandée et si centrale dans le quartier que personne ne se serait avisé de gronder ou de s'élever de manière plus virulente que ça.

M. Schwartz grogna en signe d'acquiescement. Tous des hypocrites! Ce qui le gênait surtout c'était que Mme Schwartz l'empêchait d'écouter la voix roucouillante et suave de Shoshana Damari à la radio. M. Schwartz n'aimait rien tant que la radio. Son premier geste en arrivant au magasin — ils habitaient juste au-dessus depuis plus de trente ans, l'appartement à la terrasse en béton légèrement fissurée, garnie de pots de fleurs désespérément vides —, son premier geste, donc, était d'allumer la radio, avant même d'allumer la lumière ou de dégager de leurs gonds les épais volets de bois bleus qui protégeaient la devanture.

Au fond, Zahira n'était pas une mauvaise personne, songea-t-il, plutôt gentille, polie, pas inventé l'eau tiède! Mais depuis la mort du fils unique dans un stupide accident de blindé quelque part au sud du Liban, Mme Schwartz, son épouse, avait décidé d'exprimer à voix haute et avec une terrible constance sa détestation des Arabes. Non que le phénomène fût nouveau, elle avait toujours détesté les Arabes. Non, se disait M. Schwartz, la logique aujourd'hui voulait qu'elle colle sur le dos de tous les Arabes la mort de son fils. Ils n'y étaient pour rien, bien sûr, et l'accident aurait pu se produire n'importe où ailleurs : à Tséélim, à Rio de Janeiro (M. Schwartz aimait le son que faisait dans sa bouche les mots « Rio de Janeiro »), à Potsdam (M. Schwartz aimait évoquer la ville d'origine de sa grand-

mère Batia), ou encore là, dans la rue, à côté de l'épicerie, où le petit jouait lorsqu'il était gamin et qu'il traversait sans prendre garde à la circulation. Shoshana Damari avait une merveilleuse voix, décidément! Il avait fini d'aligner les bouteilles de soda et Mme Schwartz mettait de l'ordre dans le réfrigérateur. Un pot de yaourt Labné, sur un autre, un Gil baveux. Hop, un petit coup de papier essuie-tout, les sacs de lait en pyramide. « C'est encore ces ouvriers (arabes, s'entend) qui tripotent tout avec leurs doigts sales, regarde ce balagan... comme si on pouvait vivre de pain et de Labné! »

Lui non plus n'aimait pas trop ces ouvriers arabes qui sentaient le mouton et qui trempaient leurs petits pains au sésame dans les pots de lait caillé avec leurs gros doigts croûtés de ciment et de peinture. Mais quel rapport ça avait avec l'accident stupide de blindé au sud du Liban? Ça pouvait arriver n'importe où et il prononça entre ses dents le nom de Rio de Janeiro.

« Qu'as-tu dit? » demanda Mme Schwartz qui n'avait saisi que la dernière syllabe. Rien, lui avait-il répondu, rien. Que pouvait-il répondre d'autre? Lui dire qu'il avait prononcé entre ses dents « Rio de Janeiro »? Lui mentir — oui, tu as raison, ces ouvriers n'ont aucune manière... des sauvages! Lui dire que ça n'avait rien à voir avec le stupide accident de blindé au sud du Liban?

Maintenant la radio jouait une chanson de Naomi Shemer. M. Schwartz aimait beaucoup Naomi Shemer. Ses textes étaient aussi fins que les tranches de charcuterie débitées par Mme Schwartz avec la trancheuse électrique qu'ils avaient fait venir d'Italie il y a quinze ans. Pourquoi avait-il pensé à la charcuterie en entendant la voix de Naomi Shemer? Ce n'était pas logique. Et pourtant il aimait bien sa trancheuse électrique italienne qui débitait

dans un ronronnement soyeux des lamelles de dinde fumée plus fines que du papier à cigarette.

Le grelot électrique de la porte tinta alors qu'il rangeait la pile de journaux. Bon Dieu ! que de papier pour étaler la détresse humaine. Autrefois, pensa-t-il, on ne connaissait que la misère à notre porte. Aujourd'hui celle du grand monde lointain, de Rio de Janeiro, de Potsdam, nous était plus familière que celle de la rue d'à côté.

C'était le vieux juge Bouzaglo, un veuf atrabilaire et parfumé à la lavande de Yardley. Il avait bénéficié pendant vingt-cinq ans de la sympathie de Mme Schwartz. Puis elle avait découvert dans une lecture qu'il avait fait libérer des inculpés palestiniens faute de preuve. « Faute de preuve ! Faute de preuve ! avait-elle grondé, comme si les preuves pouvaient manquer ! Ce Bouzaglo, tout juge qu'il est, doit être un demi-Arabe ! » Et M. Schwartz s'était souvenu de cette terrible phrase de Bialik, oui, du grand poète Bialik qui donnait son nom à la rue parallèle. Il disait ne pas aimer les Arabes car ils ressemblaient trop aux Séfarades. Dans l'affirmation de Mme Schwartz, il manquait l'humour de la méchanceté. Et même la méchanceté du poète lui semblait insupportable.

« C'est un bon juif, avait-il dit.

— Que tu dis, avait-elle répondu, que tu dis... On ne relâche pas des assassins si on est un bon juif. »

M. Schwartz pensait à tout cela en rangeant dans le sac en plastique du juge Bouzaglo un tube de mayonnaise allégée, un kilo de tomates, une barquette de blancs de poulet, des tranches de pain complet, une boîte d'artichauts à l'huile, des olives à la grecque, une plaquette de beurre, six œufs qu'il inspecta dans leur boîte en carton gris et une bouteille d'eau minérale. « Cinquante-cinq shekels et quarante agorot, monsieur le juge. » En plus, il avait une tête

de Polonais rabougri, le vieux Bouzaglo. M. Schwartz constata que le magistrat s'était mal rasé, laissant une traînée de poils blancs à l'angle droit de son menton. Quel laisser-aller! Bouzaglo ne lui était pas sympathique. Trente ans de voisinage, et tout juste s'il lui disait bonjour lorsqu'il n'était pas derrière la caisse de son épicerie. Bien sûr, à la mort du petit, il avait présenté ses condoléances lors de la réouverture de l'épicerie. Mais il n'était pas venu à la shiva, n'avait pas présenté sa sympathie comme un bon juif et, en plus... il libérait des Palestiniens faute de preuve, ne cessait de répéter Mme Schwartz. Ça n'avait pas de rapport, reconnaissait en son for intérieur M. Schwartz. Il n'y avait pas de lien entre l'accident stupide de blindé qui provoqua la mort de son fils dans le sud du Liban et la libération de Palestiniens. Mais ça, il le gardait pour lui. Mme Schwartz, elle, ne voyait que trop bien le lien. « Cinquante-cinq shekels et quarante agorot, monsieur le juge. »

Mme Schwartz, de ses petits yeux bleus, profondément enchâssés dans leurs orbites, observait le juge Bouzaglo. Son habituel regard oblique la dispensait de dire bonjour et de sourire. Elle empilait les petits carrés de levure or et rouge. La radio jouait une chanson de Nurit Hirsh, c'était ça. Nurit Hirsh, elle, avait de beaux yeux bleus vivants. Mais peut-être qu'elle n'avait pas perdu un fils dans un stupide accident de blindé au sud du Liban ou ailleurs, pas même à Rio de Janeiro.

Son épouse n'aimait pas les Arabes à l'exception du petit Samir, un gamin qu'ils connaissaient depuis son plus jeune âge et qui travaillait à présent comme repasseur à la blanchisserie de Mme Weiss, rue Bialik. Un brave garçon ce Samir, d'ailleurs Mme Schwartz avait noté qu'il parlait l'hébreu comme eux, sans transformer les P en B, et serviable avec ça. À la mort du petit, il était venu aider à

l'épicerie pour faire les livraisons. Comme quoi il n'y avait pas de logique.

Samir devait passer. Mme Schwartz lui avait préparé son sandwich préféré. Le pauvre ne variait pas les goûts. Tous les jours la même chose, quatre tranches de pain blanc, du fromage de brebis et du concombre. Mme Schwartz avait bien tenté à plusieurs reprises de modifier le menu, en vain. Bah! Les cornichons, les olives, le fromage jaune HaEmek, même pas tenté par le papier à cigarette de pas-trama roumaine au raifort, spécialité maison, le pauvre!

Justement voilà Samir qui arrivait. « Shalom Guiveret Schwartz, shalom Adon Schwartz. » Non, il semblait préoccupé. Mme Schwartz avait beau lui tendre ses yeux bleus délavés, très enfoncés dans leurs orbites, Samir était ailleurs, absent. M. Schwartz voyait qu'il transpirait. Avait-il de la fièvre? La radio diffusait une merveilleuse mélodie d'Esther Ofarim. M. Schwartz défaisait les cartouches de cigarettes pour les ranger sur les rayons de plastique au-dessus de la caisse. Il cacha subrepticement un paquet de Noblesse dans la poche de son tablier en dodelinant de la tête, pour feindre de ne faire rien d'autre qu'écouter Esther Ofarim et ranger les paquets de cigarettes. Mme Schwartz détestait qu'il fume. Il réajusta une mèche jaune qui avait glissé de son gros crâne presque chauve. Mme Schwartz avait introduit en catimini, comme à son habitude, une tablette de chocolat anglais dans le sac en plastique de Samir. Mme Schwartz savait pour le paquet de Noblesse et M. Schwartz savait pour la tablette de chocolat anglais.

C'était l'heure où Mme Schwartz remontait dans l'appartement, celui qui domine l'épicerie, avec sa terrasse de béton fissurée et décorée de pots de fleurs vides. M. Schwartz avait pris l'habitude de s'occuper des fleurs, des géraniums, des pensées, des pétunias et du jasmin.

Depuis le stupide accident de blindé dans le sud du Liban, il n'avait plus le cœur à ça. Ça n'avait pas de sens, il le savait, mais c'était comme ça — les fleurs ça vit, ça fleurit, ça s'entretient, ça meurt et lui n'avait plus envie de penser à tout ça. Mme Schwartz remontait à l'appartement préparer le repas de midi, qu'elle mangerait seule. Puis ce serait le tour de son mari qui ferait ensuite sa sieste en écoutant la radio, allongé dans le sofa en velours marron du salon. Vingt minutes, pas plus.

Mme Schwartz, depuis la mort du petit, n'aimait pas rester seule dans l'épicerie. Elle n'aimait pas non plus se promener sans son époux en ville et ne sortait presque plus. Tout juste un petit saut rue Bialik pour dire bonjour à Mme Weiss à la blanchisserie où Samir travaillait comme repasseur, ou encore pour s'approvisionner en laine à la mercerie du centre commercial. Mais depuis que le chantier de la rue Bialik avait débuté, elle avait laissé tomber les visites de courtoisie à Mme Weiss et abandonné le tricot. Elle redoutait de côtoyer ces Arabes qui traînaient partout dans le quartier avec leurs doigts croûtés de ciment. Peut-être des assassins palestiniens libérés par ce fourbe de juge Bouzaglo qui n'était même pas venu à la shiva du petit comme un bon juif. Pas bon juge, pas bon juif. Seule dans l'épicerie, Mme Schwartz entendait le bourdonnement de la radio au premier étage. Elle-même avait éteint le poste du magasin. Un peu de silence Ribono shel Olam! Comment M. Schwartz pouvait-il encore écouter de la musique, des romances roucoulées et, pis encore, la lui imposer? La musique était impropre au deuil, Bon Dieu, monsieur Schwartz! On ne pleure pas un fils en musique!

Alors que M. Schwartz ronflait la bouche ouverte au son de sa musique mielleuse, Mme Schwartz faisait la liste du réapprovisionnement. M. Abouxis, de la coopérative

laitière Tnouva, passerait vers le milieu de l'après-midi et la liste serait prête. Et qu'il ne s'avise pas de lui fourguer des produits aux emballages sophistiqués, pas question. Ici, dans le quartier, on ne vendait que du traditionnel, pas des fromages blancs aux pépites de chocolat ou de boulettes de chèvre à l'huile de noix. En relevant la tête, elle avait vu passer Samir, puis il avait disparu à l'angle des volets de bois bleus qui protégeaient la devanture. Il n'avait pas répondu à son petit signe de la main, il semblait pressé. Méritait pas d'être arabe, ce Samir! Un gentil garçon qui prenait la peine de parler l'hébreu comme eux, sans prononcer les P comme des B.

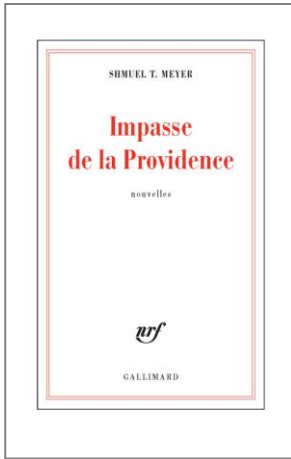
Sur les coups de quatorze heures, le juge Bouzaglo était revenu inhabituellement à l'épicerie. Contrariété. Mme Schwartz ne voulait pas lui sourire, lui adresser la parole et pourtant trente ans de pratique commerciale lui avaient enseigné à sourire aux clients, à leur souhaiter le shalom. Pas aux ouvriers arabes avec leurs ongles croûtés de ciment qui tripotent les pots de Labné et dérangent tout le rayon laitier, ça non!

Le juge Bouzaglo, mal rasé à l'angle droit de son menton, était à présent face à elle — et M. Schwartz qui ronflait au premier en écoutant sa maudite radio! Le juge Bouzaglo avait rapporté les blancs de poulet dans un sac en plastique du supermarché Coop, un vieux sac troué. Pas de doute, la viande était avariée. Il relâchait des Palestiniens faute de preuve, mais ramenait ses poitrines de volaille marbrées de vert sans ticket de caisse. Il vint à l'idée de Mme Schwartz de l'envoyer balader, faute de preuve. Mais trente ans d'expérience commerciale ne l'autorisaient pas à refuser les retours de marchandise. Trente ans d'activité commerciale ne l'obligeaient pas pour autant à sourire et à s'excuser. Elle observa un instant les blancs de poulet

*Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot,
à Mesnil-sur-l'Estrée le 22 avril 2011
Dépôt légal : avril 2011
Numéro d'imprimeur : 104438*

ISBN 978-2-07-013343-7/Imprimé en France

182318



Impasse de la Providence Shmuel T. Meyer

Cette édition électronique du livre
Impasse de la Providence de *Shmuel T. Meyer*
a été réalisée le 12 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133437).

Code Sodis : N49025 - ISBN : 9782072442766.

Numéro d'édition : 182318.